

logo not found or type unknown

Title À travers le monde des romans égyptiens : Notes et interview /
Jacques Jomier

Contained in MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire
/ Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis)
Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft

Volume 7 (1962)

pages 127-140

URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/66783>

A TRAVERS LE MONDE DES ROMANS EGYPTIENS : NOTES ET INTERVIEW

par

J. Jomier, O.P.

Les pages que voici voudraient compléter les notices et articles que les précédents numéros de *IDEO* ont consacrés à plusieurs romanciers de l’Egypte actuelle. Nos lecteurs aimeront peut-être savoir ce que sont devenues certaines œuvres, certaines tentatives, certains espoirs. Il ne s’agira absolument pas d’un tour d’horizon complet mais de notes de lecture un peu décousues ou d’interview occasionnel.

‘Abderrahman al-Sharqawi et ‘La Terre’

Le Dr Naguib Baladi avait loué cette œuvre dans le *MIDEO* 2¹. Depuis lors, ce roman a connu la célébrité, non seulement en Egypte mais dans les pays arabes. Ailleurs, les milieux orientalistes ont été les premiers à en parler mais des traductions actuelles vont le mettre à la portée d’un large public en Europe, en Amérique et en Asie. L’auteur nous disait, en février 1963, que ‘*La Terre*’ avait été traduit en Bulgarie, Roumanie, Tchécoslovaquie, Russie et Chine. Il nous a montré une version allemande imprimée qu’il avait chez lui et dont le titre avait été un peu modifié². Nous avons eu également sous les yeux une version anglaise imprimée. Par ailleurs, les services du ministère de la Culture et de l’Orientation Nationale, au Caire, ont confié à M. Iskandar Shaḥāta le soin de traduire ce même ouvrage en français. Ce travail que nous avons été également chargé de revoir a été terminé en juin 1962. L’impression ultérieure dépend maintenant d’une série de décisions des services officiels compétents.

Même reprise après huit années, la lecture attentive du roman ‘*La Terre*’ ne déçoit pas, bien au contraire. Il s’agit certainement là d’une des grandes réussites du roman égyptien contemporain. Un

(1) *MIDEO* 2, 1955, p. 307-310.

(2) Abdel Rahman El Sharkawi, *Der bunte Gilbab, Roman*, Verlag Volk und Welt, Berlin 1961, 333 pages.

véritable sentiment poétique affleure en bien des passages; le brio de certaines descriptions endiablées et assez narquoises (comme l'entrevue nocturne du lycéen et de Wassifa près du petit lieu de prières et de la noriah le long du canal) est certainement très prenant. Des tableaux sans recherche comme le retour des jeunes filles qui sont allées remplir leurs cruches au canal vers la fin de l'après-midi, le tissu de la vie journalière, cette chaleur du terroir, toutes ces multiples manifestations d'attachement du fellah à sa glèbe, à son point d'honneur et à sa fierté tout cela est patiemment reconstitué à l'aide d'un ensemble de détails qui touchent beaucoup le lecteur égyptien. On aime l'ambiance, l'atmosphère unique de ce roman, et un ami dont l'activité professionnelle n'est pas spécialement axée sur la littérature moderne nous disait l'avoir relu trois ou quatre fois. Il faut cependant noter que les options politiques de l'auteur donnent à certaines pages du texte l'allure d'un récit à thèse, d'une littérature engagée à la manière de *La Mère* de Gorki. C'est dire que certaines scènes sont envisagées à travers une optique politique particulière.

La traduction était difficile. La saveur des dialogues, avec ses lenteurs, ses répétitions, ses mots de dialectal pleins d'allusions et de sous-entendus ne peut se rendre telle quelle dans une langue étrangère. Par ailleurs, l'auteur reprend parfois deux, trois fois le récit des mêmes scènes; car les acteurs du roman ne se lassent pas d'évoquer entre eux leurs souvenirs communs. D'où des longueurs acceptables en arabe mais plus difficiles à admettre dans une traduction. En pratique, il a fallu abréger. Alors que le texte arabe de 1954, dans l'édition en un seul volume, comprend 424 pages de 26 ou 27 lignes chacune, la traduction anglaise a dans les 250 pages et l'allemande 333. Ajoutez à cela que la teneur typographique d'un texte arabe est beaucoup plus concentrée que celle d'un texte européen et l'on comprendra que ces traductions ne représentent pas mot à mot l'original.

La traduction française a été moins réduite; on a surtout évité trop d'amplitude dans les reprises des scènes qui avaient déjà été décrites longuement auparavant. De même il a fallu élaguer certains dialogues dans lesquels la répétition des formules de politesse aurait paru excessive. Mais, malgré tout, la version française (non encore imprimée en février 1963) sera, croyons-nous, plus proche du texte original. Enfin, l'on trouvera quelques pages de ce roman, texte arabe et traduction française, dans le recueil de morceaux choisis publiés à Beyrouth par M. Vincent Monteil¹.

(1) Vincent Monteil, *Anthologie bilingue de la littérature arabe contemporaine*, Beyrouth,

Notice bio-bibliographique sur M. 'Abderrahman al-Sharqawi

Les renseignements qui suivent ont été donnés par M. 'Abderrahmān al-Sharqāwi lui-même que nous tenons à remercier ici; ils datent de février 1963. Naissance : le 10 novembre 1920 à Dalatoun (*al-Dalātūn*) village de la province de Menoufiyyah (près de Chebīn el-Kom). Il commença ses études au village, les continua à Chebīn el-Kom, puis au Caire à la Faculté de Droit où il prit sa licence en 1943. Son père désirait qu'il devienne avocat : il le fut pendant un an jusqu'en 1944. Puis il entra dans les services du Contentieux au Ministère de l'Instruction publique. Il y resta jusqu'en 1956. Il s'adonna ensuite pendant quelque temps au journalisme professionnel pour se consacrer finalement à la seule littérature. Il connaît le français et l'anglais. Il habite le Caire (Dokki) où il est marié et père de famille (une fille de douze ans et trois garçons de 9, 7 et 4 ans).

Dès 1938, il avait publié des poèmes dans la revue *al-Risāla* et il avait traduit en arabe certaines pièces de littérature étrangère, notamment certaines œuvres de Lamartine. En 1945, il se mit à écrire des nouvelles, tout en dirigeant une revue de littérature progressiste *al-Ṭali'a* (L'Avant-Garde) et en participant à des activités politiques, notamment aux mouvements internationaux pour la paix. En 1952, il publia un recueil de ces nouvelles sous le titre *Ahlām ṣaghīra* (Petits rêves) et en 1955 *Arḍ al-ma'raka* (La terre de la lutte). Ces recueils furent traduits en russe, chinois, roumain. Certaines pièces furent traduites en français pour être publiées séparément dans des revues, en Orient. En poésie toujours, l'auteur composa et édita une *Lettre d'un père égyptien au Président Truman* (*risāla min ab miṣri ilā l-ra'īs Trumān*).

Dans le domaine du roman, il publia *al-Arḍ* (La Terre) en 1954. Son second roman fut *Qolūb khāliya* (Cœurs vides) (1956). Le troisième s'appela *al-Shawāri' al-khalfiyya* (Les ruelles de derrière) (1958). Cette dernière œuvre a été traduite en russe; une version anglaise est en préparation.

M. 'Abderrahmān al-Sharqāwi composa également plusieurs pièces de théâtre en vers. L'une d'elles *Jamīla aw al-ma'sā l-jazā'iriyya* (Djamila ou la tragédie algérienne) a été jouée en 1962. Une traduction française a été faite mais n'est pas imprimée; une traduction russe n'a pas encore paru non plus.

L'auteur a dans ses dossiers deux pièces qui n'ont encore été ni

1961, p. 153-163. On notera que ce même ouvrage contient un extrait du roman de Naguib Maḥfouz, *al-Sokkareyya*.

jouées, ni publiées; ce sont *al-Fatā Mihrān* (Le héros Mihrān) et *al-Asīr* (Le prisonnier), tragédie en vers.

En 1962, il a publié une étude sur *Moḥammad rasūl al-ḥorreya* (Mahomet, apôtre de la liberté). L'édition a été saisie sur la demande d'al-Azhar; mais après que l'auteur ait menacé de porter l'affaire devant le Conseil d'Etat, et sur un ordre formel venu de très haut, la saisie a été levée et le livre remis en circulation.

L'auteur a également rédigé quelques comptes-rendus ou notes politiques à la suite de certains de ses voyages.

Avant de terminer l'interview, M. 'Abderraḥmān al-Sharqāwi prit soin de rappeler que des liens familiaux le mettent toujours en contact étroit avec son village natal; chaque mois, il va y passer au moins quelques jours. Comme la conversation nous avait conduit sur le sujet des romans égyptiens modernes, M. 'Abderraḥmān al-Sharqāwi dit combien il apprécierait Naguib Maḥfouz. S'il fallait désigner l'œuvre de ce dernier qu'il préférerait, c'est *Zoqaq al-midaqq* qu'il citerait. Il parla également de *Ghoṣn al-zaytūn* de Moḥammad 'Abd al-Ḥalīm 'Abdallāh. Il évoqua les noms de Maḥmūd al-Badawi et de Sa'd al-Makkāwi. Enfin à propos de Youssef al-Sibā'i, c'est le titre de *Guenēnet Namīsh* qui vint à ses lèvres.

Innī rahila (Je m'en vais)¹

L'idée de lire ce livre de M. Youssef al-Sibā'i m'est venue à la suite d'une conversation durant laquelle ce roman, relativement ancien, avait été loué. Un professeur d'enseignement secondaire s'était déclaré grand admirateur de cet ouvrage. Ce détail montrera le goût du public pour ce qui est très sentimental.

L'intrigue de *innī rāhila* est classique, on pourrait même dire banale. Une jeune fille éprouve un sentiment très fort pour son cousin Aḥmad. Le mariage souhaité n'a pas lieu et chacun s'engage de son côté. La

(1) Le titre de ce roman dont la 2e édition date de 1950 contient une allusion à la mort. Les milieux du cinéma égyptien ont désigné en français la film tiré de ce roman sous le titre de "Départ tragique". On dit *al-rāhīl* pour désigner quelqu'un qui vient de mourir, litt. celui qui est parti dans l'autre monde. *MIDEO* 1 avait signalé un roman de cet auteur (titre : *al-Saqqā' māṭ*, Le porteur d'eau est mort, cf. *MIDEO* 1, p. 143-149). L'auteur, M. Youssef al-Sibā'i a publié de nombreux romans à un rythme très rapide. Son activité littéraire ne représente qu'un petit côté de l'ensemble de son activité. Il a joué un rôle politique important toutes ces dernières années, spécialement comme Secrétaire Général de la Conférence des peuples afro-asiatiques.

vie ne leur apporte pas le bonheur. Le hasard fait revivre leur ancien amour. Les deux amants décident de fuir ensemble à Alexandrie, s'installer durant la morte-saison dans une de ces baraques de planches qui servent aux estivants. Soudain Ahmad meurt et sa cousine qui est censée raconter l'aventure met le feu à la demeure pour périr dans les flammes, après avoir jeté par la fenêtre une serviette de cuir contenant son manuscrit, ses "confessions" ...

Un seul point nous retiendra ici : l'insistance avec laquelle l'héroïne se disculpe et explique qu'il n'y a aucun péché dans sa conduite. Elle se défend d'écrire pour se justifier, mais avec tant de passion que le lecteur ne la croit pas tout à fait. C'est certainement là ce que l'auteur désirait.

"Je n'ai jamais eu le sentiment d'être une pécheresse, écrit-elle (...) mais j'ai passé mes jours à résister, à résister. Je me suis privée moi-même des jouissances de la vie jusqu'à ce que, finalement, les rênes m'échappent des mains tant la résistance m'avait mise à bout... Et je me suis précipitée vers mon sort .. Je ne suis pas pécheresse... Le coupable est le destin qui a brouillé toutes les pistes... a bouleversé la situation et a tout manigancé .. ou plus précisément, a terriblement mal manœuvré au point qu'il n'y avait plus moyen de fuir cette tragédie, ni d'échapper à cet écroulement final." (p. 21)

L'homme qui parle de péché, l'auteur le compare au tribunal qui sur la terre ferme, jugerait un capitaine dont le navire a fait naufrage. Il est facile lorsqu'on est au calme d'oublier les circonstances réelles d'un drame. Au fond, pour l'héroïne (et ici l'auteur reprend en arabe le thème éternel de bien des romans) la passion justifie certains actes. Pour elle, la certitude intérieure d'être poussée par une force irrésistible ôte toute culpabilité (cf. p. 28-29). Vers la fin de l'ouvrage, on retrouve ces considérations sur le péché à propos du suicide qui se prépare :

"Je sais parfaitement que Dieu n'est pas satisfait du suicide mais là encore, je ne sais pas pourquoi. C'est étonnant ! (...) Mon Dieu ! Pardonne-moi si je blasphème ! Pardonne-moi si je fuis cette demeure périssable pour aller vers celle qui ne périra pas. Mon Dieu ! Pardonne-moi de monter vers Toi sans ta permission... Mais non ... Rien dans cette vie ne se passe sans que tu le permettes. Tu pardones, tu es généreux, miséricordieux." (p. 434).

Bien que les suicides soient, sur les bords du Nil, bien plus rares que dans beaucoup de pays d'Europe, les journaux en signalement parfois un cas ou un autre; cela suffit pour rendre vraisemblable le choix de l'auteur. En tout cas, les passages cités plus haut auront

montré qu'il existe ici une littérature "du cœur" dont les thèmes, sous toutes les latitudes, présentent de nombreuses analogies.

Naguib Mahfouz

Cet auteur continue à être considéré comme le "grand" romancier arabe actuel¹. Des articles étudient ou expliquent tel ou tel aspect de son œuvre. A l'occasion du cinquantième anniversaire de son âge, c'est-à-dire tout récemment car il est né en 1912, ses amis l'ont fêté; une revue de critique littéraire comme *al-Kātib* lui a consacré la majeure partie de l'un de ses numéros². Ses œuvres se rééditent assez rapidement. *Khān khalīlī* en est à la cinquième édition et la plupart de ses autres romans à la quatrième³. Après avoir terminé sa trilogie, M. Naguib Mahfouz est resté quelque temps sans publier. Il a continué son activité de compositeur de scénarios pour le cinéma. On lui doit ainsi *Laka yom yā zālīm* (Ton jour viendra, oppresseur); *Rāya wa-Sekīna* (deux noms propres de femmes qui furent les tristes héroïnes d'une affaire d'assassinats méthodiques de jeunes filles dont elles faisaient disparaître les corps et gardaient les bijoux. Cette affaire a défrayé la chronique d'Alexandrie peu après la première guerre mondiale); *Futuwwāt al-Ḥoseyneyya* (les costauds de Ḥoseyneyya); puis *Ḥamīla* (film sur Djamila Bouhired et la guerre d'Algérie) enfin *Eḥna t-talamza* (Nous, la jeunesse des lycées).

Petit à petit, il a recommencé à écrire des nouvelles pour les journaux (spécialement pour *al-Ahrām*); les principales d'entre elles sont rassemblées dans le recueil intitulé *Donya Allāh* (Les créatures du bon Dieu) (1963).

Un roman, si l'on peut appeler ainsi une œuvre en tout cas assez étrange, a paru ensuite dans l'*Ahrām*, par fragments, sous le titre *Awlād ḥāretna* (Les enfants de notre rue). Il s'agissait d'un waqf dans le

(1) Cf. MIDEO 4, 1957, *La vie d'une famille au Caire d'après trois romans de Naguib Mahfūz*, p. 27-94. Cette étude a été traduite en arabe, moins les notes et l'appendice, sous le titre : *Tholāthiyya Najīb Mahfūz*, Maktabat Misr, 3 share' Kāmel Sedky, Faggāla, Le Caire.

(2) *al-Kātib*, No. 22, janvier 1963, Le Caire, 24 share' Zakareyya Aḥmad. Les pages 5-23 donnent une interview de l'auteur par M. Fouad Dawwāra. C'est un document de première main, indispensable pour qui veut faire une étude générale sur Naguib Mahfouz. Le même auteur étudie, p. 80-95, le roman *Le voleur et les chiens*. Diverses autres études complètent le numéro.

(3) Pour traduction en français d'un extrait de *al-Sokkareyya*, voir Vincent Monteil, *op. cit.*, p. 205-221.

quartier d'al-Azhar, au Caire et dont le maître n'apparaissait jamais lui-même dans le récit. Le gérant, à la suite d'une certaine affaire, se retirait du waqf et s'en allait dans le désert où il s'installait, etc... Cela continuait avec les aventures d'une série de personnages. A vrai dire, cette histoire semblait un peu bizarre quand, un jour, le bruit courut que ce roman avait une clef et qu'il relatait en fait l'histoire religieuse de l'humanité. Le waqf était le paradis terrestre; l'homme qui en avait été chassé pour fuir au désert, Adam, etc... A partir de ce moment, on lut avec attention ce feuilleton, moins pour en goûter la valeur littéraire que par curiosité, pour savoir comment l'auteur allait présenter les patriarches et les prophètes. Le texte n'a pas encore été repris et publié en un seul volume; le permis d'imprimer n'a pas encore été accordé à cause de l'opposition manifestée par les cercles religieux musulmans. N'ayant pas le texte sous les yeux, il m'est difficile d'en parler. Je me rappelle seulement un détail, si mes souvenirs sont exacts : le personnage qui représente Jésus est réellement mis à mort et enterré, mais ses disciples viennent la nuit prendre son corps et le bruit se répand qu'il est ressuscité. En attendant la publication de cet ouvrage, on peut dire qu'il sera certainement important pour la connaissance de la personnalité de M. Naguib Maḥfouz. Envisager ses qualités proprement littéraires serait encore prématuré. Un jeune orientaliste anglais, M. Stuart vient d'entreprendre, nous a dit M. Naguib Maḥfouz, quelques recherches sur *Awlād ḥāretna*; est-ce un travail privé ou destiné à la publication ? M. Naguib Maḥfouz ne le savait pas encore lui-même fin février 1963.

En se lançant dans ce genre littéraire, M. Naguib Maḥfouz rompait avec sa manière habituelle d'écrire. Ce n'étaient plus des scènes de la vie cairote, ni des tranches de vie de la petite bourgeoisie égyptienne qu'il évoquait. Du Caire, il n'avait gardé que le cadre tout à fait extérieur et son regard se posait plus loin. Il passait de la peinture d'un milieu à celle d'individus isolés; il centrait son activité sur le portrait. A vrai dire, il avait déjà réussi d'excellents portraits qui se dégagent au milieu d'une foule de comparses secondaires. Maintenant le monde extérieur s'estompait et il n'en restait que la toile de fond nécessaire pour apprécier par contraste la physionomie d'un seul héros. Les articles de critique littéraire consacrés à Naguib Maḥfouz, ces années-ci, ont beaucoup insisté sur ce changement d'orientation. Et l'auteur lui-même, me disait qu'il était conscient de s'engager dans une nouvelle voie et que cette aventure le prenait tout entier. Peut-être d'ailleurs, ne faudrait-il pas exagérer la rupture entre le Naguib Maḥfouz d'avant

1958 et celui d'après cette date.

Quoi qu'il en soit, c'est au dernier des deux que l'on doit d'abord *al-Liṣṣ wal-kilāb* (Le voleur et les chiens) (1961-62) puis *al-Semmān wal-kharīf* (Les cailles et l'automne) (1962)¹. Dans *al-Liṣṣ wal-kilāb*, l'auteur s'emparait d'un fait divers auquel la presse du Caire avait accordé beaucoup de place en son temps. Pendant le mois qui a précédé le 10 avril 1960, un homme traqué par la police avait abattu successivement un certain nombre de personnes au Caire. Sa tête avait été mise à prix. Ceux qui lui ressemblaient n'osaient plus sortir car la foule s'en prenait à eux. L'homme s'était finalement réfugié dans une carrière de la banlieue Sud du Caire à l'entrée du désert. Trahi, il avait été cerné et abattu sur les lieux. L'auteur avait retenu de cette dramatique aventure l'aspect d'amour et de vengeance. Le "vampire" comme l'appelait la presse, avait été abandonné par sa femme, en voulait à son rival, avait été caché par une ancienne amie et par moment s'était déguisé en policier pour mieux échapper à ses poursuivants. C'était un révolté, mis hors de lui par les blessures que la société avait infligées à ses sentiments de mari et d'homme. Naguib Maḥfouz a repris tous ces faits en les transposant. Au XIXe siècle, l'on cherchait dans les classes dirigeantes les héros littéraires et *Colomba* est le récit type de la vendetta qui oppose les unes aux autres des familles de notables. Ici Naguib Maḥfouz a jeté son dévolu sur un homme du peuple, mais il a su donner à son personnage un rôle qui dépasse de beaucoup celui d'un simple habitant d'une ruelle du Caire. Il en a fait le Révolté par antonomase, celui qui ne pardonne pas les torts qu'on lui a faits.

Les procédés littéraires habituels de Naguib Maḥfouz se retrouvent ici : symbiose entre le cadre de la scène et le personnage, comme si les êtres inanimés participaient au dégoût, à la honte, à la révolte (le roman s'ouvre sur un air étouffant de vent de sable qu'on appelle *khamṣīn* en Egypte). Même dureté attribuée à certaines femmes (cf. la bien-aimée de Kamāl dans *Qaṣr eṣh-Shawq*) et complaisance au contraire pour les sentiments humains de la prostituée que la société écrase (comme dans la trilogie). Même recours au monologue intérieur pour dévoiler petit à petit les sentiments cachés de ses héros; mais ici le monologue en aparté sert aussi à évoquer le passé et à apprendre au lecteur les débuts lointains de l'affaire. Même maîtrise dans l'enchaîne-

(1) Ces deux romans ont d'abord paru par fragments dans *al-Ahrām* du Vendredi. Ils ont été repris en volumes séparés par la Maktabat Miṣr, maison qui d'ailleurs a publié la plupart des romans de Naguib Maḥfouz et ceux de bien d'autres auteurs.

ment des péripéties qui petit à petit conduisent l'action au paroxysme du drame.

Certains ont voulu voir dans l'ouvrage un simple roman policier. En fait, on aurait du mal à y trouver les caractéristiques essentielles d'un tel genre littéraire : l'énigme, les fausses pistes, les suspenses et le dénouement final absolument imprévu. Il n'y a rien de tout cela dans *Le voleur et les chiens*. L'espèce de folie de mégalomane avec laquelle le héros jette son défi à la société ne laisse aucun doute sur l'issue de l'affaire. L'article de M. Fouad Dawwāra cité plus haut, note que le titre réel du roman pourrait être *Le Révolté et les traîtres*.

Les traîtres, le lecteur apprendra petit à petit qui ils sont. Car l'action commence brusquement au moment où Sa'īd Mihrān, bénéficiaire de l'amnistie qui accompagne l'anniversaire de la Révolution, sort de prison. Il se dirige vers la ruelle où vit son ancienne femme avec son rival et sa petite fille. Il espère ainsi reconnaître les lieux pour mieux préparer sa vengeance. Et petit à petit, par des retours en arrière, tout le passé se dévoile. Un souffle de passion traverse toute l'œuvre. Les souvenirs des jours heureux de ses fiançailles avivent sa rage. Il lui reste la tendresse paternelle pour la petite fille qu'il avait quittée, bébé, lors de son entrée en prison. Mais cette tendresse aussi va être bafouée car l'enfant refuse de se laisser embrasser et pleure. Ce nouvel affront du sort, Sa'īd Mihrān, le prisonnier libéré, ne le pardonne pas ; il en sera ulcéré.

Deux personnages contribuent à donner à la révolte de Sa'īd Mihrān un peu plus d'ampleur ; d'une part, le vieux cheikh de confrérie qui a jadis eu Sa'īd parmi ses disciples et dont la demeure, située en pleine nécropole du Caire, est ouverte à tous, devenant ainsi le premier asile du proscrit... et par ailleurs, Raouf, un compagnon et bienfaiteur de jadis, embourgeoisé maintenant. Sa'īd ne lui pardonne pas d'avoir réussi, d'avoir mis de l'eau dans son vin, d'habiter une maison aisée et d'être l'oracle des grands journaux. Après avoir reçu de Raouf quelques subsides, le prisonnier libéré échoue en essayant de cambrioler quelques heures plus tard celui qui venait à peine de l'aider. C'est contre la société des riches en qui il voit des traîtres que Sa'īd se dresse maintenant. Il est seul face à tous, à tous les "chiens" comme il dit.. On parle de lui dans la presse ; ceux qui lui sont restés fidèles se comptent sur les doigts. Ainsi ce cafetier qui tient boutique à l'entrée du désert et son ancienne amie chez qui il trouve son dernier refuge et que ses imprudences navrent. Il part exécuter sa vengeance, manque tragiquement ceux à qui il en veut et ses balles perdues abattent des innocents ..

Un tel sujet ne dit rien par lui-même; tout dépend de la manière de le traiter. Naguïb Maḥfouz a su le dominer et créer une œuvre qui se lit avec intérêt. Il y a dans son héros quelque chose de trop humain pour que sa vengeance et la démesure de sa passion ne s'élèvent pas bien au-dessus du cas particulier d'un fait divers de presse. L'aveuglement de la passion, malgré son hyperlucidité presque malade sur certains points, est présenté comme chose normale. Cela se comprend de la part du prisonnier libéré. Les autres réagissent évidemment devant cet aveuglement; mais la peinture de ces réactions reste un peu trop pâle, à notre avis, et se situe avant tout au plan de l'émotivité. On pourra préférer personnellement certaines des anciennes œuvres de Naguïb Maḥfouz. Il ne sera pourtant pas possible, lorsque l'on parlera de cet auteur, de passer sous silence *Le voleur et les chiens*; ne fût-ce que pour le côté composition d'un drame qui, sans respecter à la lettre la règle des trois unités, n'en resserre pas moins l'action d'un personnage principal dans les limites de quelques jours ou à l'intérieur d'une même ville.

Les cailles et l'automne sont d'un genre encore un peu différent¹. Ce roman décrit les années de déception, de faiblesse et d'abattement d'un égyptien encore jeune nommé 'Isa, qui avait commencé une brillante carrière au temps de l'Ancien Régime. Il avait été presque ministre; mais la Révolution de 1952 l'avait écarté. 'Isa est un être têtû, qui refuse d'accepter la défaite de son parti et de recommencer sa vie, se condamnant ainsi à une existence stérile. Tout débute avec l'incendie du Caire le 26 janvier 1952 et se termine un ou deux ans après les événements du Canal de Suez de 1956. Il ne s'agit pas comme dans le *Docteur Jivago* de grande fresque évoquant ce qu'une révolution peut avoir d'apocalyptique; et l'œuvre ne ressemble nullement à celle des grands romanciers russes. Elle donne au contraire une impression de solitude, de déchéance, de vide tels qu'on souhaite que le héros soit une exception. On retrouve les procédés de Naguïb Maḥfouz; les faiblesses de son personnage sont tuées et le lecteur ne les apprend que peu à peu au gré des circonstances. Une comparaison sert parfois

(7) M. Louis 'Awaḍ au cours d'un compte-rendu de cet ouvrage dans *al-Ahrām* du Vendredi 8 mars 1963 notait que ce roman désignait clairement la plupart des choses par leurs noms, qu'il s'agisse de partis politiques, de personnalité etc. . L'intérêt de cette remarque est de montrer que le lecteur des "autres" romans de N.M. doit avoir l'attention attirée sur des sous-entendus possibles. L'exemple le plus net se trouve dans cette histoire religieuse de l'humanité, camouflée sous les apparences de débats autour d'un waqf.

à donner l'atmosphère d'une scène. On voit ainsi 'Isa comparaître devant la commission d'épuration de son ministère, après la Révolution; il se souvient alors, comme par hasard, d'un incident de son enfance. Revenant un jour du désert et surpris par une grosse averse, il s'était abrité en se glissant sous les roues d'une charrette de chiffonnier. Ce simple rappel fait monter à la gorge du lecteur un relent de pourriture, d'écoeurement, de nausée devant tout ce qui se passe dans cette commission... car l'auteur évoque avec la même impassibilité les opportunistes du passé pour lesquels on comparait et les revirements du présent. Seul, 'Isa s'entête et refuse de changer de cap. Sa fiancée l'abandonne dans son malheur, précipitant ainsi sa déchéance. Il fuit le Caire, prend une amie et la renvoie comme un dégoûtant lorsqu'elle est enceinte de lui, comme s'il avait peur de la vie. Il épouse une femme riche, plus âgée que lui et sentimentalement attachée au passé; et ce n'est pas un hasard si Naguib Maḥfouz a voulu qu'elle soit stérile. Tout, jusqu'au cadre d'Alexandrie à la morte-saison, dans lequel le roman fait vivre périodiquement 'Isa, donne l'impression que celui-ci est hors du temps et refuse la réalité. Le récit est toujours parfaitement mené et l'intérêt du lecteur ne se relâche pas. Un point cependant : les variations sur le thème de la prostituée généreuse et victime des circonstances semblent revenir bien souvent, au risque d'engendrer de la lassitude. Dans l'œuvre de Naguib Maḥfouz, on trouvera aussi bien la jeune fille que la vie condamne à la déchéance et à la mort que celle qui parvient à s'en sortir et à se marier heureusement. Ici, dans *Les cailles et l'automne*, l'amie que 'Isa a sauvagement renvoyée réapparaît quatre ans plus tard, mariée à un commerçant qui a adopté le bébé dont il n'était pas le père.

Dans cette atmosphère déprimante, quelques lueurs d'espoir cependant. Un vieux fond de patriotisme ressort au moment de l'attaque de de Port-Saïd en 1956; et par ailleurs, l'instinct paternel empoigne 'Isa lorsqu'il retrouve l'enfant né de lui, malgré lui. Ce sentiment paternel plus fort que tout, qui tourmente le héros privé de sa petite fille, occupe, dans les deux derniers romans de Naguib Maḥfouz, une place qui, semble-t-il, est nouvelle.

Le passé est symbolisé finalement par ce banc vide, la nuit, sous la statue de Sa'd Zaghoul, à Alexandrie. 'Isa aime à venir s'y asseoir. Le vide, la nuit, le héros politique de l'époque précédente, aucun de ces détails n'est laissé au hasard. L'avenir est symbolisé par ce jeune égyptien, à la peau brun sombre, tenant à la main gauche une fleur rouge; il accepte d'oublier les torts que 'Isa lui a causés jadis au temps

des répressions contre les partis d'opposition .. Alors que tout semble fini, 'Isa qui a refusé les avances de son ancien ennemi se relève et s'en va à sa recherche. Têtu, il n'aura pas cédé à ceux qui l'ont écarté de la scène politique; va-t-il recommencer sa vie avec l'homme à la fleur rouge ? Le roman ne le dit pas.

Où la méthode comparative pourrait apporter quelque lumière

Les critiques littéraires sont parfois obnubilés par les questions d'emprunts. Il est fatal que tel ou tel auteur s'inspire de l'un de ses prédécesseurs. Mais l'on aurait tort d'attacher trop d'importance à ce fait. Au contraire, lorsqu'il s'agit d'emprunts ou de ressemblances secondaires, les façons différentes de traiter ici et là une même situation ou d'exploiter une même image peuvent aider à déceler les qualités propres aux uns et aux autres. Les grands romanciers actuels en Egypte ont chacun leur originalité. Cependant l'on constate parfois ici ou là une sorte de phénomène de vases communicants, non point pour l'essentiel, encore une fois, mais à propos de détails. Il se peut qu'il y ait là une simple coïncidence en raison des exigences mêmes du sujet. L'attitude de jeunes gens en face des événements de 1919 se retrouve dans *'Awdat al-rūh* et dans la trilogie. Il se peut aussi que certains détails semblent intéressants à deux auteurs différents. Ainsi le thème de l'été passé à la station de Ras el-Barr près de la mer avec les parties de cartes interminables et ruineuses qui s'y livrent. Ainsi la barque louée sur le Nil au Caire pour aborder secrètement près du domicile de la femme aimée ou de l'ennemi haï.

Le village égyptien de son côté vu sous deux aspects entièrement différents dans *la Terre (al-Arḍ)* de 'Abderrahmān al-Sharqāwī ou dans *Hārīb min al-ayyām* de Tharwat Abāza. La révolte soulève comme un seul homme la plus grande partie du village dans un cas. Un personnage unique s'arrogé le rôle de redresseur de torts dans l'autre. La violence des manifestations réussit dans *la Terre*; celle du brigand d'honneur n'apporte que ruine pour les pauvres chez M. Tharwat Abāza. Les innocents tués par les balles perdues dans *Le voleur et les chiens* sont aussi les victimes d'une violence qui n'atteint pas son but. Y a-t-il derrière ces trois cas un souci de réflexion sur la force, le lecteur est assez porté à le croire.

L'on pourrait prendre également le frère musulman et le marxiste dans la Trilogie de Naguib Maḥfouz et dans *Qaṣr 'alā l-Nīl* (Un palais sur le Nil) de Tharwat Abāza. L'on verrait jusqu'où les points de vue

des deux auteurs peuvent diverger et ce qui distingue leurs procédés littéraires. Dans *Qaṣr 'alā l-Nīl* en effet, l'action se déroule dans une famille aristocratique du Caire. Deux mariages successifs, à près de vingt ans de distance (celui d'une mère et celui de sa fille), sont malheureux parce que les deux fiancés, aussi peu intéressants l'un que l'autre, ont voulu surtout épouser des fortunes. Le premier est un jeune homme de bonne famille mais de qualité médiocre; le second, à la génération suivante, est un jeune arriviste qui se sert du marxisme comme d'un tremplin pour pénétrer dans cette famille où les enfants jouent aussi aux intellectuels de gauche. Dans ce roman, le frère musulman est incarné par un jeune homme du village qui vient habiter au Caire, dans le palais. Le premier mariage tient parce que la mère se sacrifie en pensant à ses enfants. Elle résiste à la tentation d'abandonner son foyer et de partir avec celui qu'elle aimait et qui est revenu lui parler. Le second mariage est brusquement interrompu par un divorce après que la jeune femme ait eu recours à l'avortement pour ne pas être comme sa mère, liée par la présence d'un enfant. Ce roman a-t-il voulu reprendre un des thèmes de la trilogie et dépeindre sous un jour entièrement différent les tendances politiques des jeunes ? Il est permis de se le demander.

Mais ces rapprochements ne doivent pas faire oublier l'originalité de chaque auteur. A ce point de vue, l'on ne peut pas passer sous silence un ouvrage récent de M. Tharwat Abāza intitulé *Liḳā' honāk* (Au revoir ! Là-haut !) ¹ paru en 1961. Le sujet était très délicat; il s'agissait de l'amour d'un jeune étudiant musulman et d'une jeune fille copte, tous deux amis d'enfance parce que leurs deux pères étaient aussi de vieux amis. Après avoir joué ensemble jadis, les deux jeunes gens avaient été séparés; ils s'étaient revus en cachette. Ces rencontres avaient coïncidé avec une crise d'adolescence et la perte de leurs fois respectives. Cette révolte religieuse intérieure les avait poussés à anticiper sur le mariage qu'ils espéraient mais qui, devant le veto formel des familles, ne put avoir lieu. Après un coup de tête de la jeune fille qui s'enfuit pour aller travailler seule mais qui se vit abandonnée par le jeune hom-

(1) Le titre est le cri par lequel le jeune mari, incroyant jusque là, montre à sa femme mourante, qu'il a retrouvé la foi. *MIDEO* 6 avait présenté rapidement M. Tharwat Abāzā (p. 335-336) : cet écrivain est né en 1927, a fait ses études de droit, publié très jeune ses premières pièces littéraires. C'est en 1954 qu'il donna *Ibn 'Ammār* dans la collection *Iqra'*, puis en 1955 *al-Hayāt lana*, pièce de théâtre sur la liberté et la destin. Son roman *Hārib min al-ayyām* a eu le prix d'Etat en 1959. Après *Qaṣr 'alō l-Nīl*, il donna *Thomma ashraqat al-shams* (1960).

nie, tout revint finalement et douloureusement dans l'ordre. Le style de M. Tharwat Abāza est toujours le même, extrêmement clair, élégant, coulant d'un seul filet. Tout ce qui, pour être exprimé en profondeur demanderait une orchestration un peu poussée et un jeu de passions, est traité assez vite. Mais lorsque la perception de la réalité exige surtout des yeux limpides et une certaine aristocratie, l'auteur atteint une émotion réelle. Je pense spécialement à la scène dans laquelle le père copte découvre sa fille seule avec le jeune étudiant qui est venu la voir un soir; le silence effrayant du père est bien plus suggestif que ne l'auraient été des paroles. Je pense aussi à la jeune fille sur les épaules de qui retombe tout le poids de l'aventure, lorsque son ami l'abandonne entièrement à son sort et reste indifférent lors de leur dernière entrevue dans un jardin public.

Malgré tout, dans des cas où interviennent des points de vue confessionnels, un étranger est mal placé pour juger. Il doit laisser la parole aux compatriotes de l'auteur. Et comme ceux-ci seront fatalement conduits à établir des comparaisons entre telle ou telle jeune fille du roman, ils se demanderont pourquoi est-ce justement à l'une et pas à l'autre que l'auteur prête une de ces faiblesses que jamais ne permettrait une famille traditionnelle. Le terrain est donc plein de chausse-trappes, même pour un écrivain dont les intentions ont toujours été les plus droites et les plus respectueuses de l'idéal des autres.

Il y aurait encore évidemment beaucoup à dire sur les contes et romans qui sont parus ces années-ci. Mais le lecteur pourra se faire une première idée de cette activité littéraire en consultant les comptes-rendus qui paraissent régulièrement dans des revues, au Caire, spécialement dans *al-Kātib* et *al-Majalla*. Cette dernière publication a maintenant pour directeur M. Yaḥya Ḥaqqi. Aux œuvres de ce grand écrivain déjà mentionnées dans les précédents numéros de *MIDEO* 6 et 5, s'ajoute encore un recueil d'articles regroupés sous le titre *Fikra wa-btisāma* (une pensée et un sourire). Le sourire de M. Yaḥya Ḥaqqi et son sens de l'humour ne doivent pas faire négliger la pensée qui se cache par derrière : le titre le rappelle à quiconque serait tenté de l'oublier¹.

Mars 1963

Jacques Jomier, o.p.

(1) Compte rendu de M. Fouad Dawwāra, dans *al-Kātib*, No. 16, juillet 1962 p. 175-178.